

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 60 (1987)

Heft: [6]

Rubrik: Bildungspolitik = Politique de l'éducation

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Die Schweizer Privatschulen als Lebensschulen

Die kleine Annette brachte ihr erstes Zeugnis. Zum erstenmal wurden ihre Leistungen ausserhalb der Familie von einer unabhängigen Instanz bewertet, deren Urteil ernst zu nehmen und mit Unterschrift des Erziehungsberechtigten zu bestätigen ist. Annette wurde mit «gut» zensiert, also hat sich Annette weniger angestrengt, war weniger fleissig, gewissenhaft und weniger intelligent als die «sehr Guten».

Mit der Note «gut» war Annette auf eine intellektuelle Einheitsgrösse genormt; eingestuft konnte sie gut bleiben, sehr gut oder weniger gut werden. Noten sind problematisch, vielleicht notwendig, aber immer eine bittere Erfahrung, die erste Konfrontation des Individuums mit einer gesellschaftlichen Ordnung.

Schlechte Noten bestätigen schwarz auf weiss eine schwache Leistung. Wenn das Kind in der Schulgesellschaft wegen schlechter Zensuren als Versager gilt, sind Schuljahre Schreckensjahre.

Sie hemmen den Schüler in der Entwicklung zur Persönlichkeit, lassen schöpferische Aktivität in der Mühsal des Schulalltags verkümmern. Das Kind verliert sein Selbstvertrauen und gibt den Wettbewerb mit Gleichaltri-

gen resigniert auf. Ein schwacher Schüler ist unfrei und leidet unter dem Versagen, ausser er wäre ein Lebenskünstler.

Schlechte Lernergebnisse sind meist die Folge schlechter Lernmethoden. Auch ein Schüler mit dem Makel schlechter Zensuren hat Talente, deren Anerkennung in der Schulgesellschaft ihn anspornen könnte, sich auch in anderen Fächern zu bewähren. Aber die Plan-Norm, das vorgeschriebene Pensum, hemmen den willigen Lehrer, er hat keine Zeit, sich schwacher Schüler besonders anzunehmen und ihre individuellen Fähigkeiten aufzuspüren.

Privatschulen hingegen haben kleine Klassen; in einem günstigen Lernklima können die Fähigkeiten und Anlagen jedes einzelnen individuell gefördert werden.

Im vierten Primarschuljahr (mancherorts auch erst nach 5 oder 6 Jahren) beginnt die elitäre Leistungsauslese. Der Notendurchschnitt wird zum Zünglein an der Waage, die Weichen für die Zukunft werden gestellt; eine gefährliche Prozedur. Das elementare Bildungssystem fordert vom Schüler zu einem bestimmten Zeitpunkt ein bestimmtes Leistungspensum. Wer das Paket an Wissensstoff nicht verarbeiten kann, wenn es angeboten wird, fällt durchs Sieb.

Spätentwickler sind zu spät und haben nur noch unter erschwerten Bedingungen eine Chance über den zweiten Bildungsweg: Abendkurse oder den dritten Bildungsweg: Fernunterricht.

Kinder aber einigermaßen begüterter

Eltern können bei unüberbrückbaren Schulschwierigkeiten in eine Privatschule abschwenken, um so den Weg in unser technisch-elektronisches Zeitalter zu finden. Dabei erfüllen die Schweizer Privatschulen – die nach wie vor in manchen Gegenden einen relativ hohen Prozentsatz ausländischer Schüler aufweisen – eine sehr wichtige Funktion. Der Unterricht erfolgt nach modernen psychologischen und pädagogischen Erkenntnissen, d.h., neben der gründlichen Schulbildung werden auch künstlerische und handwerkliche Neigungen sehr gefördert.

Jeder Schüler kann seine «starke Seite» in der Schulgesellschaft unter Beweis stellen, das elitäre Denken wird unnötig. Es gibt keine Ausleseprozedur, auch Spätentwickler und einseitig Begabte haben ihre Chance. Der Kontakt zwischen Lehrer und Schüler ist erfahrungsgemäss besonders stark.

Die Schulepisode geht über entscheidende Reifejahre, sie beeinflusst mit dem Elternhaus wesentlich die Zukunft des späteren Erwachsenen, seine soziale Integration in einer etablierten Welt.

Das vorzügliche Privatschulwesen der Schweiz erfüllt alle Anforderungen einer modernen Erziehung. Sie vermittelt das notwendige Wissen, fördert das unabhängige, selbständige Denken und formt einen kritischen Geist, der sich der universellen Manipulation, dem Missbrauch zum Medium, der Maschinisierung des Menschen entziehen kann.

Inge Kaiser

Instruction publique ou privée?

L'exemple français est saisissant. On finit par se battre pour ou contre l'instruction publique, pour ou contre l'enseignement privé. Comme si l'un devait exclure l'autre. Aux extrêmes, on prône le monopole de l'Etat, ou on verse dans un anti-étatisme stérile. Plutôt que de rechercher des solutions faisant concorder les intérêts légitimes des institutions officielles et les libertés que peuvent exiger les familles. Celle, notamment, de choisir un enseignement conforme à leurs convictions et à leur vision du monde. Comme le souligne la résolution adoptée par le Parlement Européen le 16 avril 1984, qui reconnaît explicitement aux parents le droit «de décider de l'éducation et du genre d'instruction à donner à leurs enfants mineurs».

L'enseignement ne doit pas être un monopole

A des titres divers, le problème se pose un peu partout, dans le monde encore démocratique. (Il va de soi que les Etats totalitaires annexent totalement l'éducation, à la fois parce que le monopole étatique y est un dogme et parce qu'ils attachent une importance toute particulière à l'endoctrinement). C'est afin de contribuer à des progrès en la matière que s'est constituée, en 1985, une organisation non-gouvernementale regroupant maintenant des membres représentatifs de vingt-cinq pays de cinq continents. Il s'agit

de l'Organisation internationale pour le développement de l'enseignement libre (OIDEI), dont le siège est à Genève, et qui s'est tout récemment présentée à la presse, à l'occasion de la réunion de son Comité exécutif.

Plusieurs anciens ministres de l'Éducation, plusieurs membres de gouvernement et hauts-fonctionnaires, plusieurs parlementaires, figurent au nombre des membres fondateurs de l'OIDEI. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un mouvement «contre le service public». Par ailleurs, il ne s'agit pas non plus d'une organisation confessionnelle ou affiliée à un parti politique. Le but est, au contraire, d'œuvrer en faveur du pluralisme. D'étudier et de promouvoir des solutions, permettant une décentralisation efficace et une meilleure distribution des compétences entre les partenaires sociaux. Comme le souligne le directeur général, Alfredo Fernandez, l'OIDEI se propose d'aider les gouvernements «à ajuster leur politique éducative aux principes de la liberté d'enseignement énoncés par les différents instruments internationaux. Notre préoccupation première est le choix des parents.»

Et de souligner que les parlementaires européens ont admirablement cerné les données souhaitables, dans leur résolution citée. Il y est clairement dit que le libre choix ne doit pas être un privilège des milieux aisés. D'où il découle qu'une forme de financement (subventionnement ou attribution de «bons scolaires») des écoles diverses s'impose, «qui leur permet de travailler dans des conditions égales à celles

dont bénéficient les établissements publics correspondants, sans discrimination». M. Fernandez mentionne, à cet égard, l'exemple des Pays-Bas, qui, à l'issue d'une longue «guerre scolaire», ont mis sur pied un système d'écoles «à la carte» fonctionnant à la satisfaction de tous, garantissant les libertés de chacun, et assurant une répartition équitable des fonds recueillis par l'État sous forme de recettes fiscales. (En Suisse, par exemple, les parents d'élèves du secteur privé paient également l'enseignement public, souvent plus cher par tête d'élève, selon le canton).

L'OIDEI préconise une «saine émulation» entre écoles multiples reconnues équivalentes (certificats et diplômes inclus). Elle estime contribuer de cette manière au «self-development» social qui, seul, permet aux démocraties de conserver leur vitalité. Un symposium sur l'ensemble du problème se tiendra l'année prochaine à Strasbourg.

Alexandre Bruggmann

SCHULE UND POLITIK
FORMATION ET POLITIQUE

Staat muss Privatschulen generell fördern

Unterschiede bei Förderung von Bekenntnis- und sonstigen privaten Lehranstalten dürfen nicht zu gross sein

Das Bundesverfassungsgericht hat erstmals eine staatliche Pflicht zur